

A close-up, high-contrast photograph of a woman with short, reddish-brown hair. She is looking directly at the camera with a serious expression. She is wearing black boxing gloves, and her hands are positioned in front of her face, partially obscuring it. The background is dark and out of focus.

BATTANTES

FLORIANE BELLERUE

Floriane Bellerue

Battantes

© Floriane Bellerue, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6158-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Sam

Si peu de réponses

J'ai froid, j'ai faim.

L'hiver semble déjà s'être installé sur New-York, l'air est glacial. Jour après jour, vivre dehors devient de plus en plus insupportable ; il est urgent que je trouve une solution. L'hiver approche trop vite. Je ne suis pas prête à l'affronter. Je dois mettre à l'abri Alison et Timothy. Ils ont croisé ma route par hasard. A la rue eux aussi. Des histoires sordides, la rue en compte plein. Quand je les ai rencontrés, je ne voulais aucun contact, avec personne. Surtout ne m'attacher à personne ! Un ami, c'est une faiblesse. Quelqu'un pour qui je serais prête à tout abandonner pour le protéger. J'avais donc pris la décision ferme de ne penser qu'à moi. Mais malgré toutes les belles phrases que je me répétais en boucle, ma résolution a vacillé au premier regard. Impossible de laisser quelqu'un sur le bas-côté, surtout s'il va encore plus mal que moi. Je suis comme ça. Je ne peux pas regarder les autres souffrir. Je préfère encaisser à leur place. Alors forcément ma résolution de ne penser qu'à moi et à moi-seule n'a pas tenu bien longtemps quand je les ai croisés, morts de faim, et de peur. Au début, je pensais juste les dépanner d'un peu de nourriture et suivre mon chemin. Seule. Mais bien sûr je n'ai pas pu. Ils étaient si jeunes, sans défense. Comment aurais-je pu les laisser derrière ? Maintenant, il y a donc dans ma vie deux enfants de 9 et 7 ans qui comptent sur moi. Ils sont bien trop jeunes pour affronter un hiver dans la rue. Notre squat de fortune ne suffira pas. Je le sais. Il est temps... Temps que j'affronte mes peurs pour demander du travail. J'ai trop longtemps rasé les murs, cherché à être invisible. Certes cette stratégie m'a tenue à l'abri des gens, de la violence de la rue, mais ce n'est pas viable. Pour survivre il me faut un logement, pour avoir un logement je dois trouver un travail, pour trouver un travail je dois m'intégrer. M'intégrer... Me décider à approcher les gens, à leur parler malgré la peur qui me saisit les tripes et mon minable niveau d'anglais. Si je commence à bien le comprendre, comme je ne parle jamais je ne sais pas m'exprimer. Enfin, si je suis honnête avec moi la barrière de la langue n'est qu'une excuse. Je suis morte de trouille à la simple idée de devoir parler à quelqu'un quelle que soit la langue à employer. Je repense à Timothy, à Alison. Je n'ai pas le choix ! Je dois me faire violence !

Pendant des semaines, j'erre dans la ville. J'ai vite compris que je n'avais aucune chance dans les quartiers fréquentables. Mon visa de tourisme est expiré depuis longtemps, il me faut donc un job là où on n'est pas regardant. C'est donc dans Harlem, lieu des gangs et des trafics en tous genres que je dois tenter ma chance. Je suis terrifiée rien qu'à formuler cette idée dans mon esprit...

Je me déplace dans Harlem en rasant les murs encore plus que d'habitude. Tous les sens en éveil, le corps tendu comme une arbalète. Jour après jour, je me force à m'aventurer un peu plus loin. Pour l'heure je n'ai osé aborder personne. Je me dis que chaque nouvelle rue d'arpentée est déjà une petite victoire et que demain, oui demain, j'irai demander dans ce commerce s'ils cherchent quelqu'un, dans ce restaurant s'ils ont besoin de personnel pour la plonge...

Soudain, alors que j'aborde une nouvelle rue, mon regard est attiré vers un immeuble en brique rouge, une porte donne accès aux appartements en étage et une autre à une salle en rez-de-chaussée dont je ne distingue pas grand-chose. Seule une pancarte a attiré mon attention.

« we hire here » dit la feuille A4 scotchée à la va-vite sur la porte.

Un message que je déchiffre laborieusement, mais qui dès que j'en ai saisi le sens, me déclenche des palpitations.

« On embauche ici ». C'est ma chance. Je dois la tenter. Même si, je dois bien me l'avouer, la façade de brique rouge avec des barreaux à la seule fenêtre accessible me donne plus envie de m'enfuir à toutes jambes que de franchir la porte. Je jette un œil par la fenêtre, rien à voir ! C'est un débarras on dirait. Je me trouve donc devant d'une sorte d'entrepôt de plein pied avec juste une porte imposante et une enseigne brinquebalante qui annonce « Harlem battling gym ». Aucune idée de ce que cela peut signifier.

Il est encore tôt dans l'après-midi quand je me poste sur le trottoir d'en face pour observer ce qui se passe dans ce bâtiment. Le quartier est calme et je n'ai vu quasiment personne y entrer ou en sortir depuis que je fais le guet pour en savoir un peu plus. A chaque fois la porte se rabat tellement vite que je n'arrive à glaner aucune information. Tellement frustrant ! Il va falloir que j'entre à mon

tour si je veux en savoir plus.

Je mets plusieurs heures à mobiliser le courage nécessaire. Je n'ai pas le choix, pour Timothy, pour Alison, je peux trouver la force de le faire. Je dois trouver la force de le faire. Je sais à quel point il est dur de s'endormir avec cette sensation de vide au creux du ventre et transi de froid. Je me dois d'aller au-devant de ma peur, de ne pas céder à la panique, je dois tenter ma chance. C'est sûr, si j'avais été seule, si je m'en étais tenue à ma résolution, je me serais contentée du squat et du contenu des poubelles. Seule, jamais je n'aurais trouvé la force de franchir cette porte. La force de faire face à cette terreur enfouie qui me paralyse.

Il est temps de prendre mon courage à deux mains et me jeter dans l'inconnu. J'entreprends de quitter mon poste d'observation et de traverser la rue. J'ai l'impression que chaque pas me pèse comme si des poids étaient accrochés à mes chevilles. J'ouvre la fermeture éclair qui ferme la poche de mon jogging, jogging que j'ai trouvé dans un sac plastique au pied d'une benne de récupération de vêtements usagers. J'avais ouvert le sac et j'y avais fait mon marché. En fait, toute ma tenue du jour vient de là : t-shirt manche longue trop grand, idéal pour me couvrir jusqu'à la dernière phalange. Seuls les ongles dépassent. Jogging lui aussi un peu grand mais ainsi aucun risque qu'il remonte et découvre mes mollets lorsque je m'assois. J'ai dû serrer le cordon à bloc pour ne pas le perdre. Cela fait un drôle de boudin froissé tout autour de la taille. Et pour finir un foulard noué autour du cou. J'apprécie beaucoup ce jogging pour ses poches zippées. Mon trésor y est en sécurité. Je glisse ma main dans la poche droite et le saisis entre mes doigts. Il est là, mon talisman, mon issue de secours n'a pas quitté ma poche, avec lui je suis comme protégée. Avec lui, je peux trouver le courage de franchir cette porte. Oui, je peux y aller. Je suis protégée. En plus habillée comme ça j'ai le sentiment de devenir invisible, l'impression que le fait d'avoir supprimé toute trace de féminité, d'avoir gommé le fait d'être une femme, me protège. Car dans la rue, une femme est une proie facile, de la chair fraîche à partager, alors qu'un homme attire moins l'attention. Aujourd'hui je ressemble presque à un homme et j'ai mon talisman. Oui, je peux y aller !

Je saisis la poignée de la lourde porte. J'hésite encore. J'attends un peu.

Toujours personne.

Quand faut y aller...

Je pousse la porte. Sans succès. Elle ne bouge pas d'un iota. Je vérifie autour, pas de sonnette. J'essaie de nouveau de pousser la porte, un peu plus fort que la première fois. Elle bouge, j'y mets tout mon poids, c'est-à-dire pas grande chose, et la lourde porte finit par s'ouvrir complètement au prix d'un bel effort. Certes je ne suis pas épaisse (euphémisme, je mange rarement à ma faim) et pas bien costaud mais quand même ! C'est vexant ! Qui a eu l'idée de faire une porte aussi lourde !

Je découvre une très vaste salle, avec un plafond haut et des équipements surprenants. Le terme *battling* vient de prendre tout son sens. Je suis dans une salle de boxe ! Sac de frappe, ring et tout un tas d'agrès que j'imagine servir à la musculation des corps.

Cette vue me fait froid dans le dos et me donne envie de prendre mes jambes à mon cou. Jamais je ne pourrais. La violence jaillit dans mon esprit et je dresse au mieux mes barrières mentales pour contenir les souvenirs douloureux que cet endroit sordide semble bien décidé à me faire revivre. Alors que j'essaie de sortir de la torpeur dans laquelle cette vision m'a entraînée, j'entends une énorme voix caverneuse.

— C'est pour quoi ?

— ...

— Eh vous ! c'est pour quoi ?

Je n'ai toujours pas réussi à bouger. Je le vois mais ne peux rien faire, ni fuir, ni répondre. Je suis figée dans un état de stupeur. Je le vois s'approcher, impuissante. J'ai le sentiment qu'il a franchi en à peine deux enjambées l'immense espace qui sépare l'autre bout du bâtiment de la porte où je me tiens toujours, malgré mon envie furieuse de déguerpir. C'est trop tard, toute retraite est désormais impossible. Un colosse aux bottes de sept lieux se tient devant moi et me dévisage.

J'essaie de mobiliser ma voix et dans un anglais encore plus approximatif que d'habitude je marmonne :

— Je suis désolée, j'ai vu votre pancarte et je me demandais... Mais clairement je me suis trompée, euh... Vraiment désolée du dérangement..., dis-

je en un souffle en trouvant enfin la force de décoller mes pieds du sol pour tourner les talons.

— Aucun dérangement. L’affiche c’est pour un job de ménage, laver les accessoires, le sol, les toilettes, faire des machines avec les serviettes, donc si ça vous dit, vous faites un essai.

Je suis coincée. Tirillée entre ma peur panique de la violence contenue dans ce seul mot « boxe » et mon besoin viscéral de mettre à l’abri les petits, donc de travailler.

Je me risque :

— Est-ce que c... c’est... comment dire... sans... sans danger ?

Il ne semble pas comprendre le sens de ma question.

— Tu veux dire, est-ce que les boxeurs sont tous des grosses brutes qui vont te tomber dessus à la moindre trace de savon dans le lavabo ?

C’était bien là le sens de ma question mais par chance je n’eus pas besoin de le lui confirmer.

— Non sois tranquille, on n’est pas violent dit-il dans un rire puissant mais sincère qui commence à me détendre.

— Oh... ok.

— Donc intéressée ?

— Ou... oui

— Tu peux commencer quand ?

— ...

— Maintenant ?

— Euh oui...

— Ok va pour maintenant, suis-moi. Il fait deux pas vers le fond de la salle puis stoppe net et rebrousse chemin.

— Excuse-moi. Dit-il en me passant à côté.

Moi je n’ai toujours pas bougé ; sévèrement arrimée au sol avec mes semelles

en plomb renforcé.

Il retourne à la porte, l'ouvre sans le moindre mal, évidemment avec une telle carrure ! Un ours n'en aurait pas été jaloux. Il arrache la feuille avant de la rouler en boule et de me la donner.

— Donc je disais c'est pour le ménage. 8 dollars de l'heure.

— Ok.

— Bien ! Ici, c'est les vestiaires et dans ce coin, le matériel.

En guise de matériel un vieux seau cabossé, une serpillère aussi noire que le plastique du seau et des torchons qui ne doivent plus essayer grand-chose...

— Tu récuras tout ça et je viendrai voir si ça me convient quand tu auras fini.

— M... merci.

Je jette le papier dans la corbeille à côté du seau et attrape mon attirail. Direction le lavabo pour donner un coup de propre aux torchons avant toute chose.

Me voyant lancé il disparaît pour regagner son bureau.

Je m'active depuis un moment à définir la couleur initiale de la serpillère, quand la porte s'ouvre. Deux armoires à glaces, aussi impressionnantes que le patron, la franchissent et me saluent avec un grand sourire qui contraste tellement avec l'impression de bestialité que dégagent leurs carrures que j'ai brusquement envie de rire. Je réprime tant bien que mal mon rire nerveux et les salue à mon tour d'un simple mouvement de tête. Seul mouvement dont je suis capable à ce moment-là. Ils n'en prennent pas ombrage, et reprennent de plus belle leur discussion tout en posant leurs sacs sur le banc un peu plus loin des lavabos et donc de moi. Ouf, j'ai la sensation qu'à chaque centimètre qu'ils mettent entre nous je respire un peu mieux. Je reprends mon travail et m'acharne sur la serpillère dans l'espoir de ne pas voir ce qu'ils font, mais je ne peux m'empêcher de regarder à la dérobée. Ils sont en train de se dessaper. Et merde ! C'est super flippant et gênant.

Je bredouille des excuses et me dirige prestement vers la porte, quand l'un d'eux me retient d'une parole.

— Et reste là. T'en verra bien d'autres. Si tu te barres pour ça tu ne pourras jamais bosser.

Et les voilà tous les deux partis d'un rire sonore, alors que je ne demande qu'à disparaître dans le tuyau d'évacuation du lavabo. Par chance, ils ne sont pas longs à se changer et à ressortir, non sans m'adresser un nouveau sourire engageant.

Alors que je lâche juste un immense soupir de soulagement, la porte s'ouvre à nouveau et une autre armoire à glace entre, suivi d'une autre et encore une autre. C'est sans fin.

Ne pas regarder, ne pas regarder... et penser à respirer.

La serpillère avait dû être rouge dans une précédente vie, et les torchons orange. Les couleurs bien passées et encore tachées par endroit sont peu reluisantes mais c'est le mieux que je peux obtenir. Je dois bien me l'avouer, m'acharner sur ces serpillères puis sur la propreté du vestiaire m'a permis de repousser au maximum le moment de sortir des vestiaires. Comme si être au contact de mecs de plus de 100 kg de muscle qui se déshabillent à quelques mètres de moi pouvait me sembler moins dangereux que la salle d'à côté, c'est dire... La porte me donne l'illusion de me maintenir en sécurité, loin du combat. Derrière elle, j'entends les coups sourds dans les sacs, les râles de l'effort, les jurons de douleurs. Oh mon Dieu, mais qu'est-ce que je fous là ! Et je suis volontaire en plus ; un comble.

Je me tiens juste derrière la porte. Mon attirail à la main. Les vestiaires sont propres. Le matériel aussi. Je n'ai plus le choix. Je dois franchir cette porte. Je le dois. Maintenant ! Allez ! Mais vas-y bon s...

Je n'ai pas le temps de finir de m'invectiver mentalement pour trouver la force de franchir cette putain de porte que je me la prends en pleine face !

Le choc est rude. Je recule de quelques pas, complètement déstabilisée, me prends les pieds dans le banc, tente de me rattraper aux porte-manteaux mais sans succès et m'affale misérablement sur le sol encore humide.

Lamentable !

Deux énormes paluches noires s'approchent de moi. Par réflexe, je recule en